

LE SEXE
DU MINISTRE

OLIVIER BORDAÇARRE

LE SEXE
DU MINISTRE

roman

PHÉBUS
LITTÉRATURE FRANÇAISE

© Libella, Paris, 2018

ISBN: 978-2-7529-1132-2

à ma femme

«Maintenant que l'incroyable est fait, passons à l'impossible.»

*Les Aventures extraordinaires
d'Adèle Blanc-Sec*, JACQUES TARDI

«C'est au sein du monde donné qu'il appartient à l'homme de faire triompher le règne de la liberté; pour remporter cette suprême victoire, il est entre autres nécessaire que, par-delà leurs différenciations naturelles, hommes et femmes affirment sans équivoque leur fraternité.»

Le Deuxième Sexe
SIMONE DE BEAUVOIR

Prologue

Si vous étiez Claude Phalène, vous seriez une femme française d'origine provençale et vous auriez passé le cap de la soixantaine en toute sérénité. Malgré votre doctorat de médecine générale, vous ne pratiqueriez plus depuis des lustres, préférant partager votre quotidien avec le très attentif Jean-Pierre Grand-Mars, botaniste, qui subviendrait à vos modestes besoins avec abnégation et bonne humeur. Vous l'aimeriez comme il vous aimerait, tendrement ; le silence de vos promenades du soir et le chuintement de vos menues inquiétudes seraient les ritournelles apaisantes des amours qui durent, la longévité du vôtre ne se mesurant pas aux années, mais à la profondeur de son évidence. Vous habiteriez depuis dix ans une ferme rénovée par vos soins conjugués, à proximité de la petite ville de Meymac, bourgade sage dédaignée du touriste, au sud-est du plateau de Millevaches dans le département de la Corrèze (19), dont vous apprécieriez les vallons, les cimes, les forêts et les sources. Cadre idyllique que vous n'auriez pas quitté depuis votre installation, vos projets avec Jean-Pierre Grand-Mars n'ayant jamais excédé le plaisir élémentaire de vivre une vie simple, loin des turbulences, des spectacles et des particules fines des

métropoles. Épanouie, toujours souriante, discrètement élégante, fidèle en amitié et en amour, tolérante et libérée des doctrines, vous seriez, en conséquence de ce dernier trait de caractère, animée de sérieux doutes quant à certains principes érigés en règles sacrées, tel celui qui impose à l'amateur de fromages d'ouvrir une bouteille de saint-chinian blanc pour sublimer les qualités gustatives d'une tranche de Salers. En revanche, vous seriez portée par d'inébranlables certitudes à propos, par exemple, de l'inexistence d'une nature humaine divinement, biologiquement ou socialement déterminée, notion, selon vous, tout à fait farfelue. Cette conviction ferait de vous une lectrice des existentialistes. Votre citation préférée serait : « On ne naît pas femme, on le devient. »

Mais si vous étiez Claude Phalène, vous seriez, ce samedi soir, voilà bien votre veine, clouée au lit par une angine aux streptocoques accompagnée de son phlegmon vilain, ou abcès purulent, monstrueuse recette dont la médecine occidentale ne parviendrait toujours pas à endiguer les douleurs lancinantes, à moins d'inciser, mais faut tomber sur le bon toubib, denrée rare. Vous en auriez ressenti les signes annonciateurs le matin, en auriez informé votre Jean-Pierre, levé, lui, depuis l'aube pour s'atteler à son ouvrage de mycologie, précisément au chapitre en cours sur le bolet Satan intitulé *Le vampire de nos sous-bois – haines et fascinations*. Peu enclin à l'affolement, le scientifique aurait attribué ce mal de gorge, selon lui sans gravité, à un coup de froid contracté la veille au retour de votre visite à madame Lécaille, 93 printemps, qui vit sur la colline d'en face, et vous offre de temps à autre une conserve de cornichons ou un pot de gelée de coing. Jean-Pierre vous aurait préparé une tasse d'eau de

miel au citron et vous aurait suggéré de rester au chaud sur le canapé devant la cheminée avec une polaire sur les jambes et un bon roman. Vous auriez scrupuleusement suivi ses conseils. Néanmoins, le mal se serait aggravé. Alors, en fin d'après-midi, après avoir réglé son compte au *Boletus satanas*, votre compagnon aurait téléphoné aux Violette, vos plus proches voisins, pour annuler l'invitation du soir. Il vous aurait administré deux comprimés de paracétamol, qui seraient restés sans effet, et vous auriez vécu une nuit épouvantable, votre gorge s'enflammant d'heure en heure davantage, vous interdisant de déglutir, de prononcer le moindre mot, et de dormir plus de dix minutes d'affilée.

À l'aurore dominicale, l'état de vos amygdales serait devenu si préoccupant que Jean-Pierre aurait proposé les urgences de l'hôpital de Tulle, mais aurait essuyé, sans grand étonnement, un refus catégorique, confirmation superflue de votre aversion pour ce type de lieu juste adapté, d'après vous, aux bovins en fin de vie. Vous n'auriez pas supporté de patienter quatre heures sous le bégaiement du néon flapi d'une salle d'attente, parmi des congénères à deux doigts de succomber, qu'un gogo en blouse plus ou moins diplômé vous invite, en écorchant votre nom depuis son aquarium de sécurité, à venir attendre deux heures supplémentaires sur un brancard, dans un couloir désert, jusqu'à ce qu'un second traîne-savate vous ausculte le fond du kiki sans rien y déceler de concret, rien du moins sur quoi il eût pu poser un diagnostic, et de repartir au bras de votre homme avec une ordonnance de corticoïdes.

En ce matin du Seigneur, votre conclusion aurait été sans appel, vous l'auriez écrite à Jean-Pierre d'une main

fiévreuse sur une feuille volante : « Mon *Ella Fitzgerald à Berlin* que c'est un abcès. Peux-tu aller me chercher trois Dafalgan codéiné? Merci, amour. » L'homme de votre vie se serait exécuté et aurait gardé votre chevet toute la journée. Pendant votre seconde nuit blanche, il vous aurait passé un gant frais sur le front sans réussir à calmer vos douleurs, aurait dilué des antalgiques dans un verre d'eau que vous auriez bu à la paille, aurait essayé de vous faire sourire à l'aube en vous disant : « Ma chérie, tu as une haleine de phacochère », mais cela n'aurait pas fonctionné.

Si vous étiez Claude Phalène, tout en maudissant votre condition d'impotente titubant de la chambre aux toilettes, vous seriez, invalide et geignarde, obligée de cracher votre salive dans une cuvette jaune au pied du lit, incapable d'exprimer quoi que ce soit avec des mots, subséquemment contrainte de réclamer des soins inutiles par des gestes approximatifs. Vous sauriez qu'un abcès doit être incisé, mais préféreriez attendre qu'il crève de lui-même. Jean-Pierre insisterait :

– Tu ne veux vraiment pas qu'un ORL de l'hôpital s'en charge?

Vous vous saisissez du bloc de papier, du stylo, et dans une forme expéditive :

« Non. MÉDECINS = NULS. Va se percer tout seul. Veux rester là. Avec toi. »

Pendant la journée du lundi, alors que les tourments prendraient des proportions insupportables, Jean-Pierre resterait à vos côtés, vous tendrait la bassine, entrouvrirait la fenêtre pour évacuer les odeurs de pourriture, brûlerait des bandes de papier d'Arménie, tiendrait vos mains dans les siennes, vous aiderait à ingurgiter vos sédatifs.

Vers 7 heures du soir, il quitterait un instant cette touffeur malade pour aller ouvrir au chat. Soudain, depuis la cuisine, il entendrait des coups sur la cloison de la chambre. Il se précipiterait, s'assiérait au bord du lit, et vous lui diriez, une main devant la bouche :

– Je viens d'avalé un truc dégueulasse.

– Ah bon ? Mais tu parles !

– L'abcès s'est percé, préciseriez-vous de votre voix meurtrie.

– Tu as mal ?

– Oui, mais un peu moins, et ça doit puer comme jamais. Quelle saloperie !

Jean-Pierre vous rassurerait. Cela n'aurait aucune importance ; l'amour est un rempart contre le dégoût. Il vous apporterait un verre d'eau fraîche que vous boiriez lentement devant votre ami presque aussi soulagé que vous.

Les jours suivants, remise de vos douleurs, vous penseriez que vous avez déjà soixante ans. La vie passe à une allure effrayante, vous en vivez la seconde moitié, vous n'avez pas souffert ainsi depuis une décennie, les problèmes de santé commencent, il n'y a aucune raison pour que cela s'arrange, ça va sentir de plus en plus le sapin. Déprime posttraumatique, concluriez-vous.

Assise sur une chaise de jardin, jambes allongées, regard posé sur les premiers monts de l'Auvergne, vous constateriez, en ex-spécialiste de ses dysfonctionnements, qu'il n'y a que le corps, ce corps qu'il faut se traîner jusqu'à l'extrême-onction, cette viande qui vous éclate parfois à la figure et rit de l'impuissance dans le marigot de laquelle clapote votre esprit. Le corps et ses organes, dont on ne sait rien, tapis dans l'ombre d'un repli de

chair, au fond d'on ne sait quelle cavité; le corps et ses membres, qui palpent le monde sans discontinuer, puis se rabougrissent, se fanent, abandonnent; le corps et ses imperfections, ses surprises, ses déchets, ses humeurs, ses remugles; le corps et sa domination de machine, son autorité, son indestructible faiblesse programmée.

Alors, si vous étiez Claude Phalène, vous vous approcheriez de Jean-Pierre Grand-Mars et vous l'embrasseriez sur la bouche en le remerciant d'être là.

Mais vous n'êtes pas Claude Phalène. Vous ignorez tout de son histoire. Parce que Claude Phalène, c'est moi.

Chapitre I

Dans lequel un ministre vérifiera
qu'un malheur n'arrive jamais seul

Pierre Cramer, trente-huit ans, cheveux bruns et ras, mâchoire prognathe, tenait d'une main le volant de la Mercedes S65-V12 noire, intérieur cuir, ordinateur de bord et minibar, dont les vitres fumées reflétaient les innombrables lumières de l'immense rond-point de la porte Maillot (Paris, XVI^e). Il portait une alliance d'argent à l'annulaire gauche, une veste de costume grise sur une chemise assortie, une cravate idem, une fine moustache sur l'ourlet de la lèvre supérieure, qu'il taillait chaque matin à l'aide d'une paire de ciseaux minuscule. Il s'engagea sur le périphérique en direction de la porte Dauphine. L'horloge affichait 23 heures 30. La température extérieure était de 16 degrés. Vent nul.

À la droite du chauffeur siégeait l'imposant Denis Schiffermüller, cent sept kilos de muscles harmonieusement répartis sur une charpente d'acier, allure de champion de natation, visage rectangulaire rasé de près, épaules plus larges que le dossier, mains sculpturales. Costume sombre, col de chemise déboutonné, nœud de cravate desserré. On lui donnait la trentaine depuis dix ans, et le bel homme caressait l'espoir que cela dure encore un peu ; il en avait quarante-deux. Une paire de

lunettes trapézoïdales à monture de fer-blanc adoucissait son regard de squalé fixé au hasard sur la plaque minéralogique du véhicule de devant.

D'une voix basse brisant diplomatiquement le silence, Pierre Cramer demanda à son collègue, autant qu'à lui-même, à quel département français correspondait le chiffre 15. La question se maintint en suspension dans l'atmosphère capitonnée de l'habitacle, semblant se mouvoir au rythme de la houle comme un point d'interrogation sous le rétroviseur. Au bout d'un temps qui eût pu paraître fort long à qui aurait attendu une réponse, Denis Schiffermüller prononça le mot Cantal. Renseigné, le conducteur enclencha le clignotant, positionna les 630 chevaux sur la file de gauche, et enfonça d'un pouce la pédale de l'accélérateur. Adieu le Cantal.

Derrière le nageur, absorbée par l'épaisseur tiède de la banquette, Charlotte Linné, une jeune femme d'apparence classique, à qui l'on ne pouvait attribuer un âge tant son existence paraissait toute tracée, la chevelure claire coupée au carré, le maquillage sobre sur un visage sans joie, tapotait sur l'écran d'une tablette posée sur le tissu bleu ardoise de sa jupe. Elle avait déposé son sac à ses pieds et une pile de chemises à sa gauche. Rajustant de temps en temps ses lunettes d'un index précis, mademoiselle Linné travaillait.

Une main droite aux articulations proéminentes, aux veines saillant sous la peau, pénétra dans son champ de vision pour se poser sur la pile et y pianoter avec nonchalance. Charlotte Linné feignit de l'ignorer.

Cette main appartenait à monsieur Claude Phalène, ministre quinquagénaire de la Santé et des Droits des Femmes, futur candidat aux élections présidentielles. Il

portait un costume crème sur une chemise blanche ; sa cravate était roulée dans une poche de sa veste. Sa corpulence lui offrait des airs de bon vivant. Son visage rond tirait vers le rose, ses lèvres exprimaient une moue de gourmandise, ses yeux aux cils courts étaient petits et foncés, son nez large, son menton double. Ses cheveux blancs dessinaient autour de son crâne un halo vaporeux, dont il rejetait fréquemment les mèches rebelles d'un geste qui ne laissait aucun doute sur la vivacité de son esprit. Plus que l'esthétique de son corps somme toute ramassé, c'est l'assurance du ministre qui attirait l'attention et laissait ses plus redoutables détracteurs sur le carreau. Dans les sondages d'opinion, en ces périodes d'instabilité socio-économico-politique, Claude Phalène était désigné comme l'homme de la situation. D'après le panel représentatif, lui seul avait la carrure d'un homme d'État, le charisme d'un chef. Son large sourire sur ses dents blanches confirmait sa santé de fer. Lui seul saurait redresser le pays, le sortir de l'ornière, donner un coup de fouet à l'économie, relancer la croissance, mener les réformes nécessaires à l'amélioration de la compétitivité de l'industrie hexagonale, agir contre les inégalités, le chômage, l'immigration, l'insécurité, le terrorisme, redorer le blason d'une France en déclin sur l'échiquier international. Fin tacticien, homme de convictions et de talents, proche du peuple et intraitable avec les démagogues, Claude Phalène jouissait d'une popularité dont nul politicien ne pouvait s'enorgueillir. Sa nomination au poste de Premier ministre lors du prochain remaniement était acquise, comme sa victoire au prochain scrutin. En bref, pour une large majorité des électeurs, c'était lui, et seulement lui.

Il venait de vivre une journée comme il les aimait, harassante et stratégiquement capitale, en compagnie des représentants des syndicats infirmiers du secteur public et des médecins urgentistes en grève. En négociateur rusé, il avait su leur faire croire que la réforme hospitalière concoctée par ses soins dans l'intérêt des professions concernées et des malades porterait ses fruits, au plus tard, à la fin de l'année ; que l'amélioration indispensable des conditions de travail ne se ferait plus attendre ; que les équipes du ministère étaient aux avant-postes, sans relâche, pour rétablir la confiance des Français – fort malmenée par les actions du gouvernement précédent – envers leur système de santé ; qu'il faisait face à ses responsabilités, en tant que ministre, mais aussi en tant qu'homme ; que l'État saurait faire un geste significatif en faveur du pouvoir d'achat dès septembre. Il confia à ses interlocuteurs son profond désir de poursuivre main dans la main les actions engagées, de consolider cette osmose entre ses services et les structures, et de permettre des avancées historiques en matière d'accueil et de soins. Il annonça 10 000 créations de postes sur les 48 prochains mois, ce qui fit discrètement sourire les grévistes, mais pourquoi pas, attendons de voir, soyons optimistes.

Confiant, satisfait de sa prestation, Claude Phalène attendait maintenant les délibérations des assemblées générales. Sa cote de popularité allait sans aucun doute grimper de plusieurs points dès la reprise du travail.

Il retira sa main des dossiers pour la glisser dans la poche intérieure de sa veste, en extraire un paquet de Dunhill et allumer une cigarette avant de baisser sa vitre de cinq centimètres. Il reçut la fraîcheur de mars sur son visage détendu, dégagea une mèche de cheveux

et demanda à sa secrétaire si le mail pour Chenillard était parti. Charlotte Linné répondit par l'affirmative et cliqua sur l'agenda. Elle sentit sur son profil gauche le regard insistant de l'homme au service duquel elle était depuis une semaine, mais ne quitta pas des yeux l'écran où s'affichaient les rendez-vous du lendemain. Le ministre chuchota son prénom. En retour, elle l'informa d'une modification d'horaire pour la rencontre avec le chirurgien des Quinze-Vingts.

– Charlotte, réitéra l'homme au sourire paternel.

– Oui? fit-elle sans bouger.

Claude Phalène s'enquit alors du bien-être de sa secrétaire. L'adaptation n'était-elle pas trop difficile, le rythme lui convenait-il, ne regrettait-elle pas le cabinet du ministre de l'Agriculture – un abruti notoire –, avait-elle des réclamations à formuler? Charlotte Linné répondit de son timbre fluet que tout se passait très bien, tant au niveau de l'adaptation en général que du rythme en particulier. « Comment pourrais-je regretter le cabinet d'un abruti? » se dit-elle. Mademoiselle Linné n'était pas une émotive. Elle voyait loin, visait haut. La nomination de son patron à Matignon constituait pour elle un premier horizon, tout naturellement suivi du second, l'Élysée. Mais, pour le moment, elle cachait ses ambitions sous des airs de timide besogneuse et se cantonnait à des considérations ordinaires sur sa condition de secrétaire particulière.

L'homme jeta sa cigarette, remonta la vitre et tapa deux fois de la paume sur la cuisse de sa voisine en la félicitant. Il eut la sensation qu'elle sursautait, convint, sans le regretter, que ce geste était un rien cavalier, et enchaîna sur des questions relatives à ce médecin dont

le nom s'affichait à toutes les unes. Charlotte fit un topo. Il s'agissait de Régis Machaon, chirurgien-ophtalmologue français d'origine cambodgienne, quarante-six ans, marié, deux enfants. Il venait de réussir une greffe miraculeuse : celle d'un œil entier sur un patient aveugle. Il était parvenu à diviser par dix le nombre de connexions du nerf optique tout en laissant possible le branchement du greffon. Jonathan Museau avait recouvré une vue certes partielle, mais sa nuit avait pris fin. Claude Phalène observa sa secrétaire, admiratif. Impressionnante de professionnalisme et de précision, cette charmante Charlotte. Le dossier sur le bout de ses petits doigts. Peut-être un peu trop sérieuse ; on n'aurait pas craché sur une touche d'espièglerie... enfin, bref.

Cette première mondiale allait offrir à monsieur le ministre l'occasion de confirmer, à l'échelle médiatique internationale, qu'il était bien l'un des responsables politiques les plus modernes d'Europe, sans le soutien duquel la recherche n'aurait pu aboutir à cette révolution médicale. Il enchaînerait les interviews, se ferait photographe au chevet du patient, décorerait le génial médecin, l'accompagnerait dans le monde entier, serait qualifié d'homme de lumière.

Charlotte Linné profita de la béatitude ministérielle pour bifurquer vers l'ordre du jour du bureau national du Parti, dont le ministre avait dirigé le conseil fédéral de Paris avant de poser ses valises à la Santé.

Pierre Cramer quitta le périphérique par la porte de Vincennes et roula jusqu'à la place de la Nation. Il s'engagea sur le boulevard Diderot et prit à gauche la rue de Picpus. Quand il stationna à hauteur du numéro 14 (le Calvados, pour Denis Schiffermüller), Charlotte Linné

avait déjà rangé ses affaires et sorti les clefs de son appartement. Elle salua poliment le ministre sans lui tendre la main et poussa la portière. Arrivée à l'entrée de son immeuble, elle fut interpellée par le futur président. Elle se retourna et aperçut, par la vitre baissée, les yeux brillants de l'homme dans la lueur orangée d'un réverbère.

– Charlotte...

– Monsieur?

– Détendez-vous. D'accord?

Elle acquiesça et disparut.

– Pierre, vous me déposerez cité Jean de Saumur.

Merci.

Le chauffeur répondit par un « Bien, Monsieur le Ministre » réglementaire, prit à droite dès que possible et se dirigea vers l'ouest.

Pendant quelques minutes, Claude Phalène pensa à sa nouvelle recrue. Certes, il n'avait rien à lui reprocher, elle trimait jour et nuit, abattait un boulot démentiel, était dévouée, attentive, consciencieuse, mais aussi – était-ce une chance pour elle? – « coincée ». « Trop fragile », ajouta-t-il, en manière de constat froid, comme s'il s'était agi d'une chaise ou d'une plante en pot. Avait-il fait une erreur en l'engageant? S'était-il laissé attendrir par son aspect diaphane?

Le signal de sa messagerie retentit. Il lut sur l'écran :

Sèv

07.03.

23:57

Tu pense venir qd?

Il tapa « *jariv* » et envoya.

– Pierre, vous pouvez mettre un peu de musique, s'il vous plaît?

– Tout à fait, Monsieur le Ministre, répondit l'employé avant de cliquer sur la playlist concoctée au fil des voyages selon les goûts du patron.

Claude Phalène devança la question habituelle (« Quel genre, monsieur? Chanson, rock, jazz, classique? ») en évoquant une rengaine des années soixante-dix sans se souvenir de l'auteur.

– Vous savez, ce truc qui commence par *j'me présente, je m'appelle Henri*? C'est très bien, ça. Mettez ça.

Trois minutes plus tard, alors que le chanteur hurlait son désir de se prostituer avant de mourir malheureux, la Mercedes se garait rue Nordman (XIII^e arr.), devant l'entrée d'une coquette copropriété : autour d'un square entouré de haies d'aucubas, de tilleuls et de pommiers du Japon, trois bâtisses de caractère avec fenêtres à petits carreaux et linteaux sculptés. Pierre Cramer baissa le volume. Denis Schiffermüller se détacha, mit un pied dehors, inspecta les environs, fit le tour du véhicule jusqu'à la portière par laquelle Claude Phalène devait descendre et accompagna son supérieur au numéro 3 de la cité. Le garde du corps attendit que le ministre ait composé le code d'entrée pour lui souhaiter une bonne nuit.

– Demain 8 heures, Denis?

– Très bien, monsieur Phalène.

Le ministre prit une courte inspiration sonore en posant l'extrémité d'un index sur ses lèvres. Schiffermüller, interpellé par ce geste, se maintint à l'arrêt, l'oreille dressée.

– Denis?

– Monsieur Phalène?

– Je voulais vous poser une petite question...

– Je vous écoute, monsieur Phalène.

En maintenant la porte d'une épaule, le ministre glissa

ses mains dans les poches de son pantalon et peignit sur son visage les traits de celui qui s'inquiète pour autrui. Il offrit son regard le plus attentif à Denis Schiffermüller, dont l'attitude soumise, mais digne, était la démonstration éclatante qu'un garde du corps au garde-à-vous peut patienter des heures avant que son employeur ne daigne l'interroger. Aussi, l'obséquieux prouvait qu'il avait admirablement intégré sa position de dominé, que cette intégration avait disparu dans le tréfonds de son inconscient, et qu'il était devenu le relais le plus fidèle des désirs de son maître.

– Denis, depuis combien de temps êtes-vous à mon service ?

– Bientôt cinq ans, monsieur Phalène, répondit Denis Schiffermüller sans hésiter.

– Cinq ans, déjà..., fit le ministre, pensif.

– Oui.

À nouveau, Claude Phalène ménagea un court silence, opina du chef et serra ses lèvres dans une mimique admirative.

– Denis, je voudrais vous remercier pour votre dévouement et votre courage. Je sais que vous exercez un métier qui demande beaucoup.

Denis Schiffermüller renifla, se massa la nuque, sincèrement flatté.

– Monsieur Phalène, j'essaie de faire mon travail, fit-il avant d'ajouter de manière un peu formelle : avec tout le respect que je vous dois.

L'éminent homme d'État sourit d'un air attendri, mais se reprit aussitôt, plein de gravité.

– Ça ne vous pèse pas trop d'être aussi le dépositaire de certains secrets ?

– Vous savez que vous pouvez compter sur moi, monsieur Phalène.

Le ministre tapa sur l'épaule de son ange gardien, son « dernier rempart » dans le jargon de la profession.

– Allez, j'arrête de vous embêter avec mes questions idiotes. À demain, Denis.

– À demain, Monsieur.

La grosse cylindrée s'éloigna vers la place d'Italie.

Monsieur Phalène stoppa au milieu du hall, entre les deux immenses miroirs en vis-à-vis, dans lesquels son image se démultiplia à l'infini. Il posa sur les dalles de marbre son cartable Mulberry, un cadeau du Premier Ministre britannique, croisa les bras sur sa poitrine et fit face à ses reflets chevauchés. Il s'observa longuement des pieds à la tête et corrigea sa position : jambes un peu plus écartées, bassin recentré, ventre rentré, dos droit, épaules ouvertes, menton redressé. Il ouvrit son paquet de Dunhill d'un coup de pouce et le secoua jusqu'à ce qu'une cigarette dépassât par l'ouverture. Il l'attrapa du bout des lèvres, l'alluma à la flamme jaune et bleu de son Dupont et tira une longue et profonde bouffée. Il s'inclina respectueusement en murmurant d'une voix à peine audible à l'attention de son image : « Monsieur le Président. » Quinze années de pratique politicienne l'avaient mis hors d'état de douter. Il avait l'inébranlable certitude que le fauteuil de chef suprême lui était destiné. Pas de prédateur, encore moins de concurrent, il était l'homme dont le nom figurerait dans les livres d'Histoire. Alors, il pouvait bien se permettre de jouer un peu, en toute discrétion, avec lui-même et ses reflets, se cligner de l'œil, se contempler, hausser les épaules, dodeliner de

la tête, sourire de ses minauderies, de ses pantomimes solitaires.

Il quitta le hall sur un air d'ironie, d'indulgence et de fierté mêlées, pour se diriger vers l'ascenseur. Face au miroir de la cabine, il arrangea ses cheveux blancs. Il aperçut la cicatrice sur le tranchant de sa paume. Elle datait d'une époque lointaine. Une nuit de sa douzième année, sur une départementale de Franche-Comté, Claude Phalène fut pris dans les tôles froissées de la voiture que conduisait son père. Un énorme sanglier avait bondi hors des fourrés au milieu de la route. Après une embardée, le véhicule avait emporté la clôture d'un champ en léger contrebas et effectué quatre tonnes avant de s'immobiliser sur le toit. Le sanglier avait observé *l'étrange animal qui glisse sur le sol* s'abîmer dans les coquelicots puis, désinvolte, avait poursuivi son petit bonhomme de chemin. Le jeune Claude s'était retrouvé coincé dans une compression de matériaux divers, la main meurtrie, et avait obtenu le statut de miraculé.



La nature avait doté Séverine Amaryllis d'un physique avantageux. Médiocre sur les bancs de la faculté, la jeune beauté avait, de son propre chef, interrompu ses études – au diable la licence de journalisme –, et était entrée dans le milieu du cinéma grâce à un oncle, producteur de séries pour la télévision française. Elle n'avait pas eu à courir les castings, ni à franchir des barrières ni à enfoncer des portes. En revanche, elle avait été invitée dans des soirées privées, avait assisté aux défilés des grands créateurs de mode et fureté dans les cocktails

branchés de Paris. Elle s'était rapidement retrouvée sur le seuil du bureau d'un agent influent, pénétrant ainsi le noyau d'un système dans lequel elle avait ensuite barboté avec toute la grâce de l'innocence. Le pognon avait suivi. À hautes doses.

Depuis plusieurs saisons, elle tenait le rôle récurrent d'Axelle Baltimore, inspectrice spécialisée à la brigade des stupéfiants de Lyon. Tous les jeudis soir à 21 heures, pour un cachet de 200 000 euros, elle poursuivait avec une ténacité sans faille d'infects dealers dans les traboules de la capitale de la cochonnaille, pilotait des bolides sur les berges du Rhône, menait des interrogatoires avec souplesse mais fermeté, et filait le grand amour avec le médecin légiste de la série.

Grâce à son visage d'ange, ses longs cheveux blonds et sa taille de guêpe, Séverine Amaryllys était devenue parallèlement l'égérie d'un parfum célèbre. Ainsi, son regard bleu-vert et ses lèvres pulpeuses s'exposaient-elles sur les pages de droite des magazines féminins que des patients soucieux feuilletaient sans passion dans les salles d'attente des dentistes.

Quand la belle ouvrit la porte blindée de son appartement du dernier étage, composé d'un salon de 62 mètres carrés avec parquet de chêne clair et baie vitrée sur terrasse arborée, d'une cuisine dont les équipements n'avaient rien à envier à ceux de la cabine de pilotage d'un Airbus, d'une chambre avec salle de bains et jacuzzi, d'un bureau et d'un dressing, Claude Phalène décela sur-le-champ son ivresse cannabique. Il embrassa son hôte en lui palpant les fesses et s'alla vautrer dans le canapé avec la lourdeur de l'homme éreinté, confiant ainsi de manière

implicite qu'il avait besoin d'un petit remontant. Il fut assez surpris par le peu d'entrain de la jeune actrice qui, d'habitude, se jetait sur lui comme la syphilis sur le bas clergé espagnol. Pendue à son joint au milieu du grand tapis Charles Vauthier imprimé d'éventails gris et blancs, elle tira trois lattes d'affilée en accentuant la sonorité de ses inspirations, ce qui eut pour effet une large dilatation de ses pupilles et un dangereux abaissement de ses paupières. Sous le regard interrogateur et amusé de l'homme de pouvoir, Séverine Amaryllis, robe courte de mouseline de soie jaune paille sans rien dessous, s'imagina à haute et intelligible voix que *môssieur le ministre de la Santé* désirait par conséquent un whisky sec.

– Parmi tous les désirs qui me mènent à vous, chère et jeune splendeur, figure bien celui-ci. Auriez-vous la gentillesse, avant de vous diriger vers le bar, de me laisser tirer sur votre pétard ?

– Sûrement pas, rétorqua-t-elle en laissant planer un voile d'ambiguïté sur ses réelles intentions. Elle servit la commande.

Claude Phalène accepta d'entrer dans le jeu et pria le mannequin d'être assez aimable pour remonter sa robe charmante au travers de laquelle il devinait le triangle isocèle de son pubis blond. Séverine cassa l'ambiance prometteuse en allant, d'un air irrité, écraser son joint dans un cendrier de granit. Claude Phalène ne suivit pas son derrière aussi longtemps qu'il l'aurait souhaité, car la jeune femme prit place dans un fauteuil de cuir cabriolet et croisa les jambes. Elle déchargea un regard venimeux sur l'homme qu'elle aimait tant. Il lui confia que, si elle continuait son petit manège, elle n'allait pas le regretter, la demoiselle...

– Ça suffit, tu fais chier, Claude! trancha-t-elle en s'allumant une Benson.

Claude Phalène, par la réplique fouetté, mit cette saute d'humeur sur le compte de la fatigue, de l'impatience, du taux de THC dans le sang de la sanguine, et se tint coi. Séverine Amaryllis l'informa qu'elle avait reçu dans la soirée un étonnant coup de fil. L'épouse de l'intéressé. Celui-ci fut bousculé par l'annonce impromptue, se mordit l'intérieur de la joue, rejeta une mèche de cheveux en arrière et redressa sa position dans le canapé.

– Et comment a-t-elle eu ton numéro? fit-il avant d'émettre une petite toux de circonstance, et en regrettant hic et nunc cette naïveté.

– Tu prends ta femme pour une conne? Les RG, la DGSE, le FBI, j'en sais rien! Après s'être présentée, elle m'a demandé à quelle heure tu comptais rentrer. Je te préviens, Claude, je n'ai pas l'intention de me laisser traiter comme une pétasse, alors tu vas faire le nécessaire vite fait bien fait.

Et elle sortit un second joint d'une boîte d'acajou pour en tirer trois lattes, regard tourné vers la baie vitrée, avec des clignements d'œil à répétition, des pincements de lèvres, des reniflades inélégantes. Malheureuse et défoncée.

Claude Phalène se leva, quitta sa veste dans un mouvement d'épaules où l'on put lire la maturité d'un homme à qui on ne la fait pas, déboutonna sa chemise jusqu'au sternum, et s'avança vers l'amoureuse. Il lui caressa les cheveux, aperçut des larmes au bord de ses yeux, s'empara doucement de son visage plus triste que colérique, et l'apposa de profil contre son bas-ventre. L'oreille de Séverine fut plaquée à la boucle de la ceinture. Le